

§ IV.

Moyens de se préserver des diverses espèces de Pulmonies & de la Consomption.

Les préser-
vatifs de ces
Maladies
sont, l'exer-
cice, le bon
air & la so-
briété.

Nous ne pouvons finir ce Chapitre sans recom-
mander très-sérieusement à tous ceux qui cher-
chent à se garantir des diverses espèces de pul-
monies, de prendre autant d'exercice en plein air
qu'ils le pourront, d'éviter tout air mal-sain, &
d'observer la sobriété la plus sévère.

Si la *pulmonie* est devenue si fréquente aujour-
d'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode
de se coucher tard; de faire de grands soupers,
& de passer toutes les soirées à boire du *vin*, ou
autour d'une jatte de *punch*, &c. Ces liqueurs,
quand on en fait un trop grand usage, non seu-
lement nuisent à la *digestion* & ôtent l'appétit,
mais encore enflamment le *sang* & portent le feu
dans la *constitution*.

CHAPITRE VIII.

Des Fièvres lentes ou nerveuses.

Pourquoi
ces fièvres
sont aujour-
d'hui si com-
munes, &
qui sont ceux
qui y sont le
plus expo-
sés.

LES *fièvres nerveuses* sont aujourd'hui très-
communes parmi nous. Sans doute qu'elles ne
sont dues qu'au changement qui s'est fait dans no-
tre manière de vivre, & à la multiplicité des tra-
vaux sédentaires; car les personnes qui y sont le
plus exposées sont celles qui ont une *constitution*
foible & relâchée, qui négligent l'exercice, qui
prennent des *alimens* trop peu solides, qui se li-
vrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui
se permettent un trop grand usage des *liqueurs*
fortes.

§ I.

§ I.

Causes des Fièvres lentes-nerveuses.

LES fièvres nerveuses peuvent être occasionnées par tout ce qui est capable d'abattre le courage ou d'appauvrir le sang. Ainsi le *chagrin*, la *crainte*, les inquiétudes, le manque de sommeil, les méditations profondes, les *alimens* peu nourrissans & trop aqueux, les fruits verts, les *concombres*, les *melons* pris en trop grande quantité, les *champignons*, &c., peuvent y donner lieu.

Les passions affligeantes, les travaux de l'esprit, les mauvais alimens;

L'air humide, renfermé & mal-sain peut encore les occasionner. Aussi les voit-on plus fréquemment dans les saisons pluvieuses, & sont-elles plus funestes pour ceux qui vivent dans des maisons mal propres & basses, dans des rues étroites, dans les hôpitaux, dans les prisons, &c.

L'air humide, renfermé & mal-sain;

Les personnes dont le *tempérament* est épuisé par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes *salivations*, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre *évacuation* sensible, sont fort sujettes à cette Maladie.

Les évacuations excessives.

On s'expose encore aux *fièvres nerveuses*, si l'on porte des habits mouillés, si l'on couche sur un terrain humide, si l'on se livre à de violentes fatigues; enfin, toutes les fois qu'on se met dans le cas d'éprouver une *suppression de transpiration*, ou une *constriction spasmodique* dans les *solides*, comme on l'a fait voir, Tome I, § III du Chapitre XII.

La suppression de la transpiration;

Ajoutons encore qu'on s'y expose de même par de trop grandes & de trop fréquentes irrégularités dans le *régime*: une trop grande abstinence n'est pas moins nuisible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le

L'irrégularité dans le régime;

corps dans un état sain, que le régime réglé; rien aussi ne contribue davantage à produire les *fièvres* du plus *mauvais caractère* que son contraire.

La débauche des femmes, la masturbation, &c.

(Nous joindrons à toutes ces causes, celles qui sont si familières aux jeunes gens; la débauche des femmes & la fréquente effusion de la *sémen*ce. Aussi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui sont adonnés au vice abominable de la *masturbation*, sont-ils les plus sujets à cette Maladie, comme nous le ferons voir, Tom. IV, Chap. LVII, § III, art. IV.

§ II.

Symptômes des Fièvres lentes-nerveuses.

Symptômes avant-coueurs.

L'ABATTEMENT, la perte de l'appétit, la faiblesse, les lassitudes après le moindre mouvement, les *insomnies*, les soupirs profonds, le découragement de l'esprit, sont en général les avant-coueurs de cette Maladie. A ces *symptômes* succèdent un *pouls* petit & fréquent; la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré; il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du visage, &c.

Symptômes caractéristiques.

Bientôt le malade se plaint de *vertiges* & de douleurs de tête: il a des *nausées* avec des envies de vomir: son *pouls* est *vlte*, & quelquefois *intermittent*: les *urines* sont pâles, ressemblantes à de la petite bière éventée: il *respire* difficilement: sa *poitrine* est oppressée: il a de légères absences d'esprit.

Symptômes qui annoncent une crise favorable.

Si, vers le neuvième, dixième ou douzième jour, la langue s'humecte; si les *crachats* deviennent abondans; si de légères *évacuations* se manifestent par en bas, ou une légère moiteur à la

peau, ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une ou l'autre oreille, ou quelques larges *pustules* sur les lèvres ou sur le nez, on peut espérer quelque *crise* favorable.

Mais si le malade a un *cours de ventre* excessif; Symptômes fâcheux. s'il éprouve des *sueurs colliquatives*, suivies de fréquens *accès de syncope*; si la langue tremble; si les *extrémités* sont froides; si le *pouls* est *tremblotant*, ou donne la sensation d'un ver qui rampe; si le malade a des *soubresauts dans les tendons*; si la vue & l'ouïe sont presque éteintes; s'il rend involontairement ses excréments, il a tout lieu de craindre une mort prochaine.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Fièvre lente-nerveuse.

IL est de la plus grande importance que dans cette Maladie le malade soit tenu fraîchement & tranquille: le moindre mouvement le fatiguerait, lui occasionneroit des lassitudes, & même des évanouissemens. Le malade doit être tenu fraîchement & tranquillement. Pourquoi?

Il faut non seulement soutenir son courage, mais encore le flatter & le ranimer par l'espérance d'une prompte guérison. Rien n'est plus nuisible, dans les fièvres de cette espèce, que de présenter à l'imagination du malade des idées tristes & effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné des *fièvres nerveuses*, on ne peut douter qu'elles ne puissent de même les aggraver. Il faut soutenir son courage & le flatter de l'espérance de guérir.

Il faut se garder d'affoiblir le malade; il faut, au contraire, soutenir ses forces, & les ranimer par une *diète* nourissante, par des *cordiaux*. C'est La diète doit être nourissante & cordiale.

pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les *alimens* qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin*, ayant cependant toujours égard à la nature & à l'intensité des *symptômes*.

Boisson. Du *petit-lait au vin*, du *négus foible*, aiguîsés avec du *suc d'orange* ou de *citron*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit-lait à la moutarde* fera encore une boisson convenable dans cette *fièvre*.

Importance
du vin dans
cette Mala-
die.

Le *vin*, si l'on pouvoit en obtenir de naturel, seroit presque le seul *remède* nécessaire dans cette *Maladie*; parce que le bon *vin* possède toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir aucune de leurs mauvaises qualités: je dis le bon *vin*; car, quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, il est cependant très-rare d'en avoir qui soit naturel, pour le pauvre surtout, qui ne peut en acheter, que de petites quantités à la fois (1).

J'ai souvent vu des malades attaqués de *fièvres nerveuses*, chez lesquels on ne trouvoit presque plus de *pouls*; qui avoient un *délire* continuel, les *extrémités* froides, enfin, presque tous les autres *symptômes* de la mort, se rétablir, en buvant cha-

(1) M. BUCHAN a raison de dire que le luxe a rendu l'usage du *vin* très-commun dans son pays; c'est-à-dire, des liqueurs qu'on appelle du *vin*, dans un pays où il n'y en a pas une goutte. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, chose facile à concevoir, puisqu'il n'y en vient point, soit malheureusement aussi applicable à la France; grâce à l'avidité des Marchands de vin, des Commissionnaires, enfin de tous ceux qui font commerce de cette précieuse liqueur, comme nous l'avons fait observer. T. I, Chap. III, notes 5 & 6. Les maux affreux qui résultent de la manière dont les trois quarts des vins sont frêlatés, & qu'il seroit trop long de détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du Gouvernement.

que jour une bouteille de bon vin dans du petit-lait, dans de l'eau de gruau, ou dans du négus, &c.

Le bon vin de Bordeaux vieux, est celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner pur, ou mêlé aux boissons que nous venons de nommer, selon les circonstances. On doit préférer le vin de Bordeaux vieux.

En un mot, le grand point, dans cette maladie, est de soutenir les forces du malade en lui donnant souvent, & à petites doses, les boissons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude & cordiale.

Cependant il faut se garder de trop échauffer le malade, soit par les boissons, soit par les couvertures, &c. Enfin, les alimens doivent être légers & donnés en petite quantité. Il faut prendre garde de trop échauffer le malade.

§ IV.

Remèdes qu'il faut prescrire dans les Fièvres lentes-nerveuses.

Si, dans les commencemens de cette Maladie, le malade éprouve des pesanteurs & des douleurs d'estomac; s'il se sent des envies de vomir, il sera nécessaire de lui donner un doux vomitif: quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre très-fine, ou quelques cuillerées de *julep vomitif*, répondront, en général, parfaitement à cette indication: on répétera la même dose le lendemain ou le surlendemain, toujours dans les trois ou quatre premiers jours, si les mêmes symptômes persistent. Ipécacuanha. Quand il faut le répéter.

Non seulement les vomitifs nettoient l'estomac, mais encore la secousse qu'ils occasionnent ordinairement, provoque la transpiration & procure plusieurs autres excellens effets dans les fièvres nerveuses, dans lesquelles il n'y a pas de signes Importance des vomitifs dans cette Maladie.

d'*inflammation*, & où la Nature demande à être ranimée.

Purgatif
pour ceux
qui ne vou-
dront pas
prendre le
vomitif.

Manière
d'administrer
ce purgatif.

Ceux qui ne voudront point hasarder un *vomitif*, prescriront, pour nettoyer les *premières voies*, une petite dose de *rhubarbe* (2), ou une *infusion* de *séné* & de *manne*.

(On peut composer cette *purgation* de la manière suivante.

Prenez de *séné*, deux gros ;
de *manne* en sorte, depuis deux onces
jusqu'à trois.

Faites *infuser* dans une pinte d'eau bouillante pendant deux heures ; passez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il ait évacué.)

Parallèle du
traitement
des fièvres
inflammatoi-
res avec celui
qui convient
à la fièvre
lente - ner-
veuse.

Dans toutes les *fièvres*, le grand point est de régler la marche des *symptômes* de manière à empêcher qu'ils ne soient extrêmes, ni dans le plus, ni dans le moins. Ainsi, dans les *fièvres* du genre *inflammatoire*, où la force de la *circulation* est trop grande, où le *sang* a trop de consistance & les *fibres* trop de rigidité, la *saignée* & les autres *évacuations* deviennent nécessaires : mais dans les *fièvres nerveuses*, où la Nature est sans ressort, où le *sang* est dissous & sans consistance, où enfin les *solides* sont relâchés, il faut nécessairement éviter la *saignée* ; il faut, au contraire, donner le *vin* & les autres *cordiaux* à grandes doses.

La saignée
est absolu-
ment con-
traire à

Il est d'autant plus nécessaire de recommander de ne point saigner dans cette Maladie, qu'on

(2) Lorsqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* seule, la dose est depuis un gros jusqu'à deux, infusée dans un ou deux verres de *petit-lait* au *vin*. Je l'ai employée plusieurs fois de cette manière, avec succès.

observe généralement, dans les commences, une *constriction* universelle dans les *vaisseaux*, & quelquefois, en même temps, une *oppression* & une difficulté de *respirer*, qui donnent lieu de croire qu'il y a de la *pléthore* ou trop de *sang*. J'ai trouvé des personnes, même de la profession, tellement trompées à cet égard par leurs propres sensations, qu'elles insistoient pour qu'on les saignât, pendant qu'il étoit évident que la *saignée* leur étoit fort contraire (3).

cette Maladie, quoi-
qu'elle pa-
roisse l'indi-
quer à quel-
ques égards.

(3) Ces réflexions de l'Auteur prouvent combien il faut être attentif aux *symptômes* caractéristiques des Maladies, & combien doivent être multipliées les fautes de ces gens qui ne doutent de rien, & qui, du premier instant qu'ils voyent un malade, décident de son état. Nous voudrions, & c'est surtout dans cette intention qu'a été composé cet Ouvrage, nous voudrions jeter dans l'ame des personnes sensées, honnêtes & charitables, de la défiance sur le compte de ces imprudens qui agissent avant de réfléchir, ou qui ne réfléchissent que pour chercher des applaudissemens aux sottises qu'ils commettent avec une audace qui n'a point d'exemple.

Nouvelle
preuve de la
nécessité d'être
très-
attentif aux
symptômes
caractéristi-
ques des
Maladies.
Fautes dans
lesquelles
entraîne la
négligence
de ce pré-
cepte.

Je fus un jour appelé à la campagne, pour voir une Demoiselle malade, à ce qu'on me marquoit, depuis plusieurs jours. J'interroge cette Demoiselle : je l'examine avec toute l'attention dont je suis capable. Je reviens plusieurs fois à la charge, & je ne découvre rien, si ce n'est une tristesse profonde & un ennui extrême. Cette jeune personne, d'une constitution assez forte, mais singulièrement sensible, étoit privée du plaisir de voir quelqu'un qui la touchoit vivement : elle n'étoit même à cette campagne, qui n'étoit pas celle de sa famille, que parce qu'on vouloit tâcher d'effacer de sa mémoire des impressions qu'on n'y voyoit qu'avec peine.

Observation.

C'est ce que j'appris, quand j'allai dire aux amis, chez lesquels elle étoit, que cette Demoiselle n'étoit point malade; mais qu'elle avoit besoin de dissipation & de gaieté. Cependant une Dame de la compagnie m'assura que je l'étonnois fort, parce que le Chirurgien qu'on avoit appelé en m'attendant, avoit dit que cette Demoiselle avoit de la

Les vésicatoires y sont nécessaires.

Où il faut les appliquer.

Il faut entretenir l'évacuation des vésicatoires jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

Mais si la *saignée* est en général contraire dans cette Maladie, les *vésicatoires* y sont absolument nécessaires. Ils peuvent être appliqués avec le plus grand avantage dans tous les temps de la Maladie. Si le malade est dans le *délire*, il faut appliquer les *vésicatoires* au cou ou à la tête; & tant que l'insensibilité continue, ce qu'il y a de mieux à faire est, aussi-tôt que l'évacuation du *vésicatoire* diminue, d'en appliquer un autre dans un autre endroit, afin d'entretenir par là une *évacuation* continuelle, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

fièvre; qu'il falloit la saigner sur le champ, & qu'il lui donneroient une couple de médecines, pour prévenir une maladie grave, qui, à ce qu'il ajouta, menaçoit. J'insistai sur mon avis. On reconduisit cette prétendue malade chez elle, & en revoyant ce qu'elle aimoit, elle fut guérie.

Quels désordres une *saignée* & des *purgations* n'auroient-elles point occasionnés chez une personne plongée dans l'*abattement*, & déchirée par la douleur? Dans ce moment, la Nature est sans ressort, & les *fibres* sont dans le plus grand relâchement. Au lieu de penser à évacuer, il falloit chercher à ranimer, à fortifier; & certainement il n'étoit point de *cordial* plus puissant pour cette jeune personne, que la vue de l'objet qu'elle aimoit.

D'un autre côté, de quoi n'est pas capable un homme qui a le front de supposer une *fièvre*, pour placer une *saignée*, & de dire qu'une grande Maladie menace, pour vendre des médecines? Car on sait que dans les Villages, dans les Bourgs & même dans les petites Villes, les Chirurgiens, &c., préparent eux-mêmes les *drogues*, pour ensuite les vendre aux malades.

C'étoit sans doute un ignorant de cette espèce, qui, sur ce que quelqu'un lui reprochoit vivement de vouloir rendre malades les gens, pour avoir le plaisir de les traiter, répondit, entr'autres choses: Au reste, Monsieur, il faut que chacun vive de son état. A coup sûr, cet homme n'avoit pas la première idée d'un Art qu'il déshonorait & qu'il profanoit.

Il n'y a pas de Maladies où j'aye observé les avantages des *vésicatoires* d'une manière aussi sensible que dans celle-ci. Non seulement ils excitent la *circulation* en irritant les *solides*, mais encore ils occasionnent une *évacuation* continue qui peut, en quelque sorte, suppléer aux *évacuations critiques*, qui sont très-rares dans cette espèce de *fièvre*.

Quoi qu'il en soit, le moment le plus convenable pour les appliquer, est vers le commencement de la Maladie, ou quand un certain degré de *stupeur* s'annonce; auquel cas il faut les appliquer sur la tête (4).

Avantages des vésicatoires dans cette Maladie.

Dans quel temps de la Maladie il faut les appliquer.

(4) Les *vésicatoires* paroissent agir par deux moyens à la fois; par la douleur & par la chaleur: effets nécessaires de l'*irritation* qu'ils occasionnent. C'est le sentiment d'*HYPOCRATE*, qui y avoit été conduit par analogie, en observant que, dans les Maladies qui se guérissent d'elles-mêmes, par des *parotides*, des *ulcères*, &c., la Nature n'employoit pas d'autres agens. Aussi voyons-nous qu'il se servoit de *vésicatoires*, toutes les fois qu'il étoit important de généraliser la Maladie, pour en affoiblir le foyer, en l'étendant & la distribuant sur tous les *organes*. Il croyoit donc que la douleur dispoit la partie à appeler & à se charger de la matière de la Maladie: par conséquent, qu'une douleur produite par l'art, plus vive que la naturelle, en diminuant ou auéantissant celle-ci, étoit capable de faire, tout au moins, une diversion salutaire, un déplacement de la Maladie; & que la chaleur, par sa vertu attractive, fixoit la matière *morbifique* dans la partie où l'on applique les *vésicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors.

Manière dont agissent les vésicatoires.

Mais le vulgaire est bien loin d'adopter ce sentiment. Il a sur le compte des *vésicatoires* autant de préjugés, que sur celui du *quinquina*. Il ne voit, dans les effets des premiers, qu'une douleur purement gratuite, & une *plaie* au moins fâcheuse. Quand nous proposons les *vésicatoires*, à quoi bon, nous disent la plupart des personnes, tourmenter ce malade? il est assez à plaindre, sans augmenter ses souffrances: s'il faut qu'il meure, laissons-le mourir tranquille-

Préjugés du peuple sur le compte des vésicatoires.

Ce qu'il
faut faire
lorsque le
malade est
resserré;

Si pendant le cours de la Maladie, le malade est resserré, il sera nécessaire de lui procurer quelques *selles*, en lui donnant tous les deux jours un *lavement* composé moitié de *lait* & moitié d'*eau* avec un peu de *sucre* : on y ajoutera une cuillerée de *sel commun*, s'il ne produit pas l'effet désiré.

Lorsqu'il est
trop relâché;

Si, au contraire, il survient au malade un *cours de ventre* considérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doses de *thériaque* à plusieurs reprises par jour, ou lui faire prendre pour boisson ordinaire, de la *décoction blanche*.

Lorsqu'il
survient une
éruption mili-
liaire,

Quelquefois, vers le neuvième ou dixième jour, on voit paroître une *éruption miliaire*. Comme cette *éruption* est souvent *critique*, il faut bien se garder de s'opposer à la marche de la Nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée ni par la *saignée*, ni par d'autres *évacuations*; de même qu'elle ne doit pas être excitée par un *régime échauffant*. Il faut, au contraire, soutenir les

ment; & s'il en revient, au moins n'aura-t-il point à nous reprocher de lui avoir fait des *plaies*, qui, en lui ôtant l'usage de ses jambes ou d'autres parties, pour un temps considérable, ne feront que prolonger sa Maladie. Les Gardes-malades, pour appuyer ces propos, ne manquent pas de rapporter des exemples imaginaires des gens, ou qui sont restés infirmes le reste de leurs jours, ou qui sont morts de la suite des *vésicatoires*.

Véritable
idée qu'on
doit se faire
des vésica-
toires.

Cependant nous ne craignons pas de dire, que c'est un des *remèdes* les plus puissans de tous ceux que possède la Médecine; que, quand ils sont appliqués à temps & conduits avec prudence, ils sauvent des malades, dont la mort est certaine sans leur application; & qu'outre leurs avantages inestimables, dans la Maladie dont il est ici question, ils sont les seuls *remèdes* capables de ranimer les sens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*assoupissement*, de *lithargie* & de *paralyse*.

forces du malade par de *doux cordiaux*, tels que du *petit-lait au vin*, du *négué léger* ou du *gruau de sagon*, mêlé avec un peu de *vin*, &c. On ne tiendra pas le malade trop chaudement; cependant on se gardera bien d'arrêter une *sueur douce* & modérée, qui a lieu dans ces cas.

Quoique les *vésicatoires* & les *cordiaux* soient les remèdes principaux dans cette Maladie, cependant, pour ceux qui voudroient en employer d'autres, nous indiquerons une ou deux *formules* des remèdes qu'on prescrit ordinairement contre la *fièvre lente ou nerveuse* (a).

Dans les cas désespérés, lorsque le malade a le *hoquet*, des *soubresauts dans les tendons*, &c., j'ai vu des effets extraordinaires du *musc*, donné plusieurs fois par jour à grande dose. Le *musc* est, sans contredit, un excellent *anti-spasmodique*: on peut aller jusqu'à vingt, vingt-quatre grains, répétés trois ou quatre fois dans les vingt-quatre

Remèdes indépendamment des vésicatoires & des cordiaux;

Ce qu'il faut donner lorsque le malade a le hoquet, &c. Le musc seul.

(a) Lorsque le malade est très-foible, on peut lui donner un *bol* composé de la manière suivante. Bol, lorsque le malade est très-foible.

Prenez de racine de *serpentinaire de Virginie*, } de chaque
de *contrayerva*, } dix grains.
de *castoreum*, } cinq grains.

Pilez le tout dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine; faites un *bol*, avec un peu de *conféction cordiale*, ou de *sirop de safran*.

On donnera ce *bol* toutes les quatre ou cinq heures.

On peut encore employer la poudre suivante, dans la même intention. Poudre, dans le même cas.

Prenez de racine de *valériane sauvage*, } vingt grains;
de *safran*, } de chaque
de *castoreum*, } quatre grains.

Broyez le tout ensemble dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine. On donne cette dose, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit-lait au vin*.

heures, même plus souvent, selon les circonstances.

Le musc
combiné
avec le cam-
phre & le sel
volatil de
corne de
cerf.

Quelquefois il est nécessaire de joindre au *musc* quelques grains de *camphre* & de *sel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *transpiration* & les *urines*. On prépare ce remède de la manière suivante.

Prenez de *musc*, quinze grains;
de *camphre*, trois grains;
de *sel volatil de corne de cerf*, six grains.

Faites un *bol* avec un peu de *sirop commun*.

On donne ce remède comme nous venons de le prescrire ci-dessus.

Lorsque la
fièvre de-
vient inter-
mittente, le
quinquina en
substance;

Si cette *fièvre* devient *intermittente*, ce qui arrive très-souvent dans son *déclin*, ou si les forces du malade sont épuisées par des *sueurs colliquatives*, &c., il faut prescrire le *quinquina*. On donnera un demi-gros, même un gros, de cette écorce en poudre, dans un verre de *vin de Porto* ou de *Bordeaux*. On répétera cette dose trois ou quatre fois par jour, si l'*estomac* du malade peut la supporter.

En infusion.

Si le *quinquina* en substance passe difficilement, on fera infuser à froid une once de cette écorce dans une bouteille de vin du Rhin ou de Portugal, pendant deux ou trois jours; & après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade plusieurs fois dans la journée (b).

Autre ma-
nière d'admi-
nistrer le
quinquina.

(b) Le *quinquina* convient encore, infusé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la manière suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once;
d'*écorce d'orange*, demi-once;
de *racine de serpentaire de Virginie*, deux gros.
de *safran*, un gros.

Il y a des Médecins qui prescrivent le *quinquina* dans cette fièvre & dans d'autres (quand il n'y a pas de signes d'*inflammation*), sans s'embarrasser si la fièvre est *intermittente* ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point les observations futures établiront les avantages de cette pratique; mais nous devons croire que le *quinquina* est un *fébrifuge* très-universel, & qu'il peut être administré dans la plupart des fièvres dans lesquelles la saignée n'est pas nécessaire, & où l'on ne reconnoît pas d'*inflammation locale* (5).

(Lorsque le malade sera entré en *convalescence*, on le conduira comme il est prescrit ci-devant, § III du Chap. II de ce Vol.)

Dans combien d'espèces de fièvres on peut administrer le quinquina.

Réduisez le tout en poudre : laissez infuser pendant trois ou quatre jours, dans une chopine de la meilleure *eau-de-vie*; passez.

On en donne deux cuillerées à café, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *vin*, ou de *négus*.

(5) On va voir dans le Chapitre suivant, que M. BUCHAN lui-même n'attend pas, pour prescrire le *quinquina*, que la fièvre ait le caractère d'*intermittente* ou de *rémittente*. On peut donner comme loi générale, que le *quinquina* est le meilleur remède connu contre toutes les fièvres, dont la cause est une dégénérescence des humeurs: or, toutes les fièvres, excepté celles qui sont *inflammatoires*, reconnoissent cette cause.

Dans toutes celles dont la cause est une dégénérescence des humeurs.

